

Concours de meurtres

Volume 1



Aurélien Poilleaux

Concours de meurtres

Volume 1

Intrigues criminelles

Nouvelles

Éditions ÉDILIVRE APARIS

Collection Coup de cœur

93200 Saint-Denis – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS Collection Coup de cœur

175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-35335-374-3

Dépôt légal : juillet 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Couverture : Anne-Cécile Delpeuch

SOMMAIRE

L'HISTOIRE DE RENÉ SMITH.....	13
DE LA PART D'ANNA	35
RAPPORTS DE BON VOISINAGE	67
FUMER TUE	81
LE MIRACLE DU VENDREDI 13.....	113
UNE MAUVAISE MIGRAINE.....	127
LE PLOMBIER, LE FLIC ET LA VIEILLE DAME.....	139
L'AUTO-STOPPEUR.....	153
LE CHEMIN	169
LES MURS À ABATTRE	177
DES MILLIONS DE REGRETS	195

**CERTAINES PERSONNES MERITENT
DE VIVRE, D'AUTRES PAS.
À VOUS DE JUGER**

L'HISTOIRE DE RENÉ SMITH

L'objectivité du jugement décline à mesure que grandit l'horreur du crime. Dans un cas aussi extrême que celui dont je vais tenter de me faire le narrateur, le cœur finit très souvent par prendre l'avantage sur le cerveau, c'est une réaction humaine. Comment rester impartial et se concentrer sur les faits ? Une presse en mal de scoops s'acharne sur un homme. Elle livre en pâture le nom et la vie d'un suspect à une population effrayée et encline à la haine la plus primitive. La justice devient un spectacle. L'individu inculpé est condamné avant son procès. En pareille situation, malgré les doutes, on aura meilleure conscience à punir un innocent, plutôt qu'à libérer un criminel. Ça rassure la foule, c'est important ! Même le diagnostic neutre et professionnel d'un psychiatre compétent n'offre aucun contrepois à des accusations (presque) sans fondement. René Smith est une victime de ce système. Du moins est-ce là ma conviction !

J'espère que vous voudrez bien me pardonner de commencer mon histoire par la conclusion alors qu'il serait préférable que je vous livre les faits de façon

équitable. Vous pourrez ainsi vous faire votre propre opinion.

Je n'ai pas connu René personnellement, mais j'ai suivi l'affaire avec attention dans les médias, et quelques entretiens téléphoniques avec sa femme, Violette, m'ont apporté un éclairage intéressant sur le passé et la personnalité de cet homme.

Violette et René Smith formaient un couple rayonnant de bonheur. René était né neuf mois après la libération de Paris, presque jour pour jour : le 12 mai 1945. Il portait le prénom de son grand-père, René Grangeard, un héros de Verdun, et le nom de son père, John Smith, libérateur américain. Hormis cet arbre généalogique prestigieux, rien ne prédisposait René à un destin exceptionnel. C'était précisément là le secret de sa béatitude : René Smith n'avait rien d'exceptionnel ! En ce début des années quatre-vingt, il allait franchir le cap des trente-six ans avec le sentiment d'avoir atteint les objectifs qu'il s'était fixés : il avait un emploi, une femme, et il allait enfin posséder sa propre maison.

Comme tout ce qui touchait de près ou de loin la vie de René Smith, cette maison était parfaitement simple et ordinaire : 100 m² répartis sur deux étages, une cuisine modeste, un salon accueillant, avec une cheminée en brique, et trois chambres, puisque Violette et René souhaitaient avoir deux enfants. Le premier était en route, il naîtrait dans le courant du mois d'octobre et s'appellerait Jean, comme son grand-père maternel. René s'imaginait déjà jouer au basket dans le jardin avec Jean. Entre deux paniers, il lui apprendrait la clé de la réussite : atteindre des objectifs simples. Nul besoin de vouloir devenir une star de la chanson ou du cinéma, nul besoin de

parcourir le monde à la recherche de trésors ou de perdre sa santé dans le travail pour gagner plus d'argent. Ces destins étaient réservés à une catégorie de personnes dont, Dieu merci, ni lui ni les siens ne feraient jamais partie. La vie réserve des joies simples à ceux qui savent les saisir. Violette, elle, s'était toujours considérée comme plus aventureuse que son époux, mais elle l'aimait tendrement. René était un homme frêle et portait d'épaisses lunettes, passant sa vie à faire en sorte qu'on ne le remarque pas. C'était un homme honnête, courageux dans le travail, bricoleur, et Violette était fière qu'il soit le père de l'enfant qu'elle portait. Secrètement, elle espérait que ce serait une fille.

René travaillait comme VRP. Il faisait du porte-à-porte pour une maison fondée en 1824 par un jeune libraire nommé Louis Hachette. Il était plus particulièrement préposé à la vente des encyclopédies *Tout l'univers*. C'était un bon vendeur. Il appliquait les conseils qu'il avait reçus lors de sa formation. Il arrivait à l'improviste chez des particuliers qui n'avaient rien demandé et envisageait avec eux l'avenir de leurs enfants. Il les renseignait sur l'importance des diplômes dans le monde professionnel moderne avant de proposer l'unique outil permettant à leur progéniture de réussir ses études. Le coût de ces 18 volumes de connaissance rebutait parfois certains parents matérialistes, mais la réponse était implacable : « c'est la réussite scolaire de vos enfants qui est en jeu ! ». Il était même possible d'échelonner les paiements. La force de persuasion de René tenait au fait qu'il était profondément convaincu de ce qu'il disait. Lui-même

finirait par acheter ces encyclopédies lorsque Jean en aurait besoin.

La société qui l'employait faisait d'énormes bénéfices et avait décidé d'envoyer l'un de ses meilleurs employés tenir une succursale en Normandie. Christian Carré, son supérieur, avait spontanément désigné René et avait soutenu sa candidature auprès du conseil d'administration. À l'occasion de cette promotion, René Smith avait serré la main du directeur général, Monsieur Cassagnol. Violette accueillit la nouvelle de cette mutation avec enthousiasme. Elle adorait la Normandie au moins autant que René. Le moment était venu pour eux d'acheter une maison, elle serait normande ou ne serait pas. Violette gérait le budget familial avec beaucoup de rigueur et d'ingéniosité. Entre l'héritage et l'argent qu'ils avaient réussi à placer en dix-sept ans de vie commune, ils disposaient d'un apport conséquent. Le banquier ne se fit pas prier pour prêter ce qui manquait à l'achat de la propriété.

En cet ensoleillé mardi de mai, Violette et René emménagèrent enfin. Ils étaient chez eux. La construction de leur demeure s'était poursuivie parallèlement à celle des nouveaux bureaux de René. Les Smith eurent envie de fêter cette nouvelle vie qui commençait. Ce soir-là, le nouveau sous-directeur de la succursale normande de la société Hachette Collections décida d'emmener sa femme au restaurant. Ils arrivèrent dans une auberge pour le moins rustique. Une enseigne en fer forgé grinçant au vent indiquait que le restaurant s'appelait *Chez René*. Curieuse coïncidence, pensa Violette, un sourire aux lèvres. Elle se tenait au bras de son mari, élégante. Elle s'était maquillée pour l'occasion, et René s'était

vêtu de son costume en velours marron. Ils poussèrent la porte et se rendirent compte que le terme de troquet convenait mieux à la définition de l'endroit. Dans une ambiance enfumée, les hommes du village devaient se retrouver ici tous les soirs, après le travail, pour boire une bière et jouer au 421. Un lieu de détente populaire. On parlait fort, on riait fort. Un grand comptoir en zinc séparait le maître des lieux de ses clients. Les murs étaient boisés jusqu'à un mètre et peints au-dessus dans des tons sombres, entre le vert et le marron.

La pièce était divisée en deux parties distinctes. D'un côté, le bar, avec ses poivrots. De l'autre, une petite salle de restaurant pouvant accueillir environ vingt-cinq clients. Le raffinement y était plus prononcé puisqu'il y avait des rideaux aux fenêtres. Attentive à tout ce qui pouvait lui donner des idées concernant la décoration de son intérieur, Violette apprécia la qualité du tissu et la mosaïque de carreaux verts et blancs. Elle pourrait trouver plus esthétique. Du moins l'espérait-elle. Derrière son bar, le patron regarda le jeune couple que la serveuse installait à la table la plus calme. Il s'approcha alors d'un énorme gaillard dont les bras étaient couverts de tatouages bleus. Le barman lui murmura quelques mots à l'oreille, et l'homme tourna la tête en direction de René dans un grognement rauque.

René hésita à commander l'assiette d'assortiment de crustacés, mais il choisit, comme sa femme, une crêpe au jambon et au fromage. Il avait envie de crustacés, mais ne pouvait s'empêcher de prendre en compte le prix moitié moindre de la crêpe. René ne s'abandonnait jamais complètement. Une partie de son esprit restait toujours en contact avec la réalité

économique et morale de chaque situation. Une conscience prudente ne fermait jamais l'œil dans sa tête, guidait chacune de ses décisions et lui interdisait les crustacés. Violette insista pour qu'ils prennent tout de même un apéritif. La charmante serveuse nota leur commande : deux martinis blancs, deux crêpes jambon/fromage et un demi-pichet de cidre. Ce fut le patron qui leur apporta les martinis. D'un air désagréable, il dévisagea René qui fut surpris d'une attitude aussi inamicale, mais qui, comme à son habitude, ne demanda pas d'explications. René tenait la main de sa femme. Il ne remarqua pas que les joueurs de 421 s'étaient tus et le regardaient.

– C'est lui putain, je te jure que c'est lui ! lança l'un d'eux.

C'était le plus sale de tous. Son débardeur était troué au niveau du sein gauche. L'homme était gras comme une baleine. Il devait être garagiste, à en juger l'épaisse couche de cambouis qui recouvrait ses mains et ses habits. Un deuxième acquiesça, un troisième n'était pas d'accord. Ils se mirent à chuchoter entre eux. Ils prirent garde à ne pas élever la voix, mais le débat semblait animé. Inconscient du fait qu'il vivait ses derniers instants de liberté, René trinqua avec sa femme et lui dit, d'une voix douce, qu'il la trouvait très jolie ce soir-là. Il prenait toujours un grand plaisir à lui parler comme s'il ne la connaissait pas. C'était un jeu complice entre eux.

– Mademoiselle, je vous trouve très charmante, accepteriez-vous de porter un toast avec moi, à votre sourire qui est si... charmant.

Bien qu'il fût VRP, René n'était pas un grand orateur. Il n'avait pas beaucoup de vocabulaire et, lorsqu'il pensait à Violette, seul le mot charmant venait

à son esprit. Ce mélange de naïveté et de timidité avait toujours séduit Violette. Ce compliment, qu'elle savait sincère, lui faisait toujours un grand plaisir. Peu d'hommes prennent encore la peine de dire à leur femme qu'elle est charmante après dix-sept ans de mariage. René le faisait spontanément.

Lorsque le garagiste posa la main sur l'épaule de René, ce dernier ne s'imaginait pas encore dans quel engrenage il venait de se prendre. Gégé, comme l'appelaient les habitués du bar, tira vers lui l'épaule du vendeur d'encyclopédies pour le retourner. René reçut un coup-de-poing en plein visage et tomba à la renverse avec sa chaise. Violette poussa un cri aigu et se précipita vers son mari. Deux autres joueurs de 421 bondirent de leur chaise et se ruèrent sur René. Violette eut soudain la conviction qu'ils allaient le tuer et qu'elle ne pourrait pas les en empêcher. Machinalement, elle prit le couteau sur la table et le planta dans le nombril d'une sirène tatouée sur le bras du garagiste. Celui-ci hurla de douleur. Le couteau avait transpercé le muscle. La panique et le désarroi de Violette grandirent lorsque son regard croisa celui de l'homme qu'elle venait de poignarder. Elle n'avait jamais vu autant de haine dans les yeux d'un être humain.

Derrière Gégé, un policier se tenait accoudé au comptoir, une bière à la main. Il se contentait de regarder la scène. Comme un spectateur dans une arène, il arborait un sourire sadique qu'il ne cherchait même pas à dissimuler. Allait-il tendre le pouce vers le haut ou vers le bas ? Il parlait avec le barman, peut-être prenait-il des paris sur le temps que René pouvait espérer survivre ? Elle courut vers lui et lui ordonna d'intervenir. Sans entrain, le policier demanda aux

autres de cesser de frapper l'homme qui était à terre. Ils s'exécutèrent difficilement.

Violette pensait que la mésaventure s'approchait d'un dénouement favorable, mais elle eut l'amère surprise de constater que le policier arrêta son mari.

– Tu es fait mon gars.

René était presque inconscient, et ce fut sa femme qui dut prendre sa défense.

– Il y a erreur, on vient d'arriver ici, il se nomme René Smith, il est vendeur d'encyclopédies, il a ses papiers d'identité sur lui, vérifiez !

Bien entendu, personne dans l'assistance ne prit la peine d'imaginer que ces fameux papiers pouvaient être authentiques. Les autochtones conseillèrent à Violette de ne pas se mêler de cette affaire, mais comment pouvait-elle ne pas s'en mêler ? Son mari était forcément victime d'une erreur judiciaire. On l'avait pris pour quelqu'un d'autre, et il n'était pas en mesure de se défendre. Elle monta dans sa voiture et décida d'escorter le véhicule de police qui emmenait son René passer la nuit dans une cellule.

Lorsqu'il reprit ses esprits, René vit qu'il partageait sa cage avec deux prisonniers. L'un d'eux était couché sur l'unique banc. Il dormait, couvert d'un manteau en jean élimé. Étant donné son gabarit, René estima qu'il était prudent de ne pas chercher à négocier une place assise. Il s'installa sur le sol humide et collant, comme son deuxième compagnon de fortune, un vagabond qui prétendait s'appeler Roger. La lumière agressive des néons n'empêcha pas René de s'endormir rapidement, pas plus que l'odeur et les bavardages de son voisin de chambre.

Au grand désespoir de Violette, personne sur place n'avait plus de bon sens. En réponse à ses protestations, le commissaire Parmentier lui montra un avis de recherche vieux de trois ans. Le portrait-robot ressemblait à s'y méprendre à son mari.

Violette ne dormit évidemment pas bien. Dès le lendemain, il fallait qu'elle trouve la preuve qui innocenterait son mari. Il fallait qu'elle mette en évidence la méprise qui avait valu à René cette déplaisante péripétie. Le matin, elle entendit à la radio qu'un dangereux criminel venait d'être appréhendé dans le petit village normand où il avait sévi. Violette tenta d'interroger les commerçants, mais la boulangère et l'épicier refusèrent de commenter cette sordide actualité devant elle. Elle se rendit chez le buraliste et entreprit de changer sa stratégie. En effet, tout le monde parlait de la nouvelle. Violette décida de prendre un journal et un café. Elle s'installerait à une table et s'instruirait des potins qui passeraient à portée de son oreille. Le journal qu'elle avait acheté titrait *l'assassin revient toujours sur les lieux du crime*. Une véritable émulation ébranlait tout le village. Les gens étaient heureux, comme s'ils avaient gagné une coupe du monde de football. Ils se disaient bonjour chaleureusement, s'embrassaient. Une dame acheta le même journal que Violette.

– J'espère qu'ils vont le pendre ! dit-elle au vendeur en sortant les pièces de son porte-monnaie.

Violette s'étouffa dans son café. Elle savait que tout le monde partageait l'avis de cette vieille folle. Dans quel pays sinistre étaient-ils tombés ? La démence qui habitait ce village avait-elle gagné toute la Normandie ou bien s'était-elle même répandue au-delà ?

La jeune femme reconstitua les faits qui étaient reprochés à son mari. Entre 1974 et 1978, neuf enfants avaient été retrouvés violés et égorgés. Quatre autres avaient disparu, et leurs familles gardaient toujours un maigre espoir qu'on les retrouvât. À l'abri des regards, dans le ventre de sa mère, le bébé donna un coup de pied, comme s'il voulait lui aussi protester. C'était la première fois qu'elle le sentait bouger, mais elle n'éprouva pas la joie qu'elle aurait dû ressentir à cette occasion. La future maman se sentit bien seule, ce matin-là. Elle perçut l'hostilité de certains passants. A leurs yeux, elle n'était autre que la femme du monstre.

Elle gardait espoir en faisant, dans sa tête, le film d'un procès marathon au terme duquel, la justice triompherait. Elle ne perdit pas complètement ses illusions en découvrant l'avocat commis d'office de son mari. C'était un homme propre, qui allait faire de son mieux, mais manifestement sans génie.

Le temps passa, révélant petit à petit à la jeune femme, l'ampleur de son impuissance. Peu avant le procès qui se déroulerait à Paris, Violette tenta de retrouver le fameux témoin à l'origine du portrait-robot. De rapides investigations la menèrent devant la porte d'une vieille dame. Elle reconnut la cliente du marchand de journaux. Fière du rôle qu'elle jouait dans l'histoire, elle s'était mise en avant. Elle avait joué le jeu des médias et était devenue une célébrité depuis l'annonce de l'arrestation. Les familles des victimes étaient venues la remercier, les journalistes venaient la photographier, tout le monde l'attendait au procès, car, de son verdict découlerait l'issue du jugement.

Violette parvint à s'entretenir avec elle. Elle s'appelait Maud Cétoux. Elle avait soixante ans, mais en paraissait dix de plus. Charpentée comme une armoire, elle tenait solidement sur ses petites jambes. Elle portait une robe aussi vieille qu'elle, bleue, délavée. Des pensées étaient imprimées dessus. Elle était sûre d'elle et bornée. Elle n'imaginait pas qu'elle puisse se tromper :

Elle promenait ses deux caniches, Sultan et Bichon, sur la route intercommunale qui mène au vieux moulin. Elle longeait le champ de betteraves sucrières de Monsieur Levasseur lorsqu'elle avait remarqué une voiture garée derrière un arbre. Un peu plus loin, arrivée à hauteur du moulin, elle avait entendu des cris, et sultan s'était mis à aboyer. Elle avait vu un homme sortir précipitamment et partir au volant de la voiture dont elle fut, par la suite, incapable de donner une quelconque description. À l'intérieur de la petite meunerie, elle avait trouvé Pascal Faisan ; huit ans, nu, le crâne sanguinolent. Il était décédé avant l'arrivée des secours, et sa mort avait suscité une vive émotion. Maud avait remercié Dieu que l'homme fuie plutôt que de s'en prendre à elle. Elle devait se souvenir de son visage jusqu'à la fin de ses jours. La description qui avait abouti au portrait-robot était sans remise en question possible. La ressemblance avec René était troublante.

Maud promit à Violette qu'elle attendrait le jour du procès pour regarder le visage de René Smith. Elle dirait objectivement, ce jour-là, si elle le reconnaissait ou pas. Elle exprimerait son intime conviction, consciente que sa parole risquait d'envoyer un homme innocent à la guillotine.

Robert Badinter venait d'être nommé garde des sceaux, et il ne faisait aucun doute que ce fervent opposant à la peine de mort allait permettre à François Mitterrand de tenir ses promesses électorales, mais, en attendant, la législation en vigueur offrait encore la possibilité à un juge de prononcer la peine de mort à l'encontre d'un violeur d'enfants.

Violette tenta de reconstituer l'emploi du temps de son mari ce 1^{er} septembre 1977, jour où l'assassin avait été surpris en flagrant délit. Si elle pouvait prouver qu'à cette date, il n'était pas dans ce moulin normand, René serait sauvé. Mais comment retrouver le lieu où le vendeur itinérant avait passé sa journée quatre ans auparavant ? Violette fouilla. Ils avaient installé un bureau dans une chambre qui ne servait, pour l'instant, à rien. Le papier peint était plutôt neutre, un jaune pastel uniforme. Une moquette orange, comme on ne savait en faire que dans les années quatre-vingt, recouvrait le sol. Même neuve, elle était rugueuse. Le meuble trônait au milieu de la pièce, déjà rempli de factures, de relevés de comptes bancaires, de déclarations d'impôts. Il y avait aussi l'acte de propriété de la maison, mais Violette ne ressentit pas la joie qu'elle avait connue lorsqu'elle et son époux avaient reçu ce document. Tout cela lui semblait déjà bien loin et bien futile. Sur une étagère, elle trouva un classeur qui contenait certains documents professionnels de René. Il conservait les talons des liasses sur lesquelles il notait le nom et l'adresse de chaque personne qui lui achetait un dictionnaire. Il y avait des dizaines de talons, représentant une carrière dédiée à la vente d'encyclopédies. Violette les examina tous, mais ne trouva rien à la date du premier septembre.

Le couple n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir tous les cartons puisqu'il avait emménagé seulement deux jours avant cette funeste sortie au restaurant. Guidée par le désespoir, Violette les vida tous. Elle finit par trouver le butin qu'elle cherchait.

René était de ces gens qui entassent tous les papiers administratifs, persuadés que ça leur permettra, un jour, de justifier des comptes qu'ils auraient à rendre. Il ne jetait jamais rien. Aussi pouvait-on retrouver une radio qu'il avait passée quand il s'était cassé le bras à l'âge de cinq ans, des talons de chéquiers vieux de quinze ans, etc. Il conservait également tous ses agendas. 1964, 1965, 1966, ils étaient tous là, rangés dans un carton, par ordre chronologique. 1977 était à sa place, entre 76 et 78. Violette avait cru, un instant, qu'il manquerait, que la malédiction continuerait. Elle tourna les pages fiévreusement, émue à l'idée qu'elle allait peut-être sortir son mari de l'enfer. Juin, juillet, août... La première semaine de septembre manquait. Violette posa sa main sur sa bouche, comme pour s'empêcher de crier. Elle frotta la tranche des pages et poussa un soupir de soulagement. Elle était juste allée trop vite, la page était là, simplement collée à la suivante. Mais ce qu'elle vit ne la rassura pas. Au contraire, elle se demanda si elle n'aurait pas préféré que la page manquât. Le premier septembre était un jeudi. Toute la semaine était marquée *Caen*. Caen était à douze kilomètres du fameux moulin. La preuve que Violette cherchait se retournait contre elle et, surtout, contre René.

Pour la première fois de sa vie, Violette se demanda si son mari lui avait toujours dit la vérité. Elle était encore loin d'admettre qu'il pouvait être un

meurtrier, mais, pendant plus de dix ans, il avait passé la moitié de son temps à sillonner la France entière, pour vendre ses livres. Il vendait des encyclopédies, cela ne faisait aucun doute, mais que faisait-il le soir ? Passait-il toutes ses nuits dans les hôtels qu'il indiquait ? Passait-il toutes ses nuits seul ? Vendait-il des livres tous les jours ? Violette tenta de chasser ces ignobles pensées de sa tête. Elle avait épousé René, notamment pour la confiance et l'honnêteté qu'il inspirait. Si un commerçant se trompait en lui rendant la monnaie, René retournait le voir, surtout si l'erreur était en sa faveur !

Un technicien des télécommunications sonna à la porte. Il venait installer le téléphone. Violette l'accueillit avec beaucoup de joie, non seulement parce qu'il la sortait enfin de la solitude (elle allait pouvoir parler à quelqu'un d'autre qu'à son bébé), mais aussi parce que ça faisait une bonne nouvelle qu'elle pourrait annoncer à René quand elle irait lui rendre visite. Ils avaient fait la demande huit mois auparavant. Quand l'homme fut parti, elle décrocha le combiné et demanda, à l'opératrice, le cabinet Pignon. Pignon était l'avocat de René. Elle s'entretint avec lui, mais le juriste n'avait rien de positif pour elle. Il s'était renseigné auprès de l'employeur de René. Celui-ci était en Normandie au moment où Madame Cétoux avait vu le tueur. De plus, il avait réalisé un nombre de ventes exceptionnellement bas cette semaine-là. Violette raccrocha et alla se coucher, bien qu'il fut à peine seize heures trente. Le bébé bougeait toujours dans son ventre, elle lui avait transmis ses angoisses.

Le grand jour arriva, celui de la confrontation. Nous étions le dix-huit septembre. Hasard du calendrier, l'Assemblée nationale débattait du projet

de loi visant à l'abolition de la peine de mort. René venait de passer un été cauchemardesque. Lui, qui avait toujours voulu se faire discret, se retrouvait au cœur d'une polémique incroyable. En raison du caractère tout à fait exceptionnel de cette histoire, les procédures administratives avaient été fortement réduites, et nous étions déjà au dernier jour d'un procès éclair. La confrontation qui allait suivre allait déterminer si René sortirait de ce tribunal libre ou s'il serait exécuté dans les six mois à venir.

Maud Cétoux fut appelée par le juge Morois, qui présidait l'audience. L'accusation avait gardé le meilleur pour la fin. Tout le jugement reposait sur le témoignage de cette vieille femme qui prenait un plaisir certain à sa soudaine médiatisation. Les portes de la salle d'audience s'ouvrirent, Maud s'avança lentement, comme si elle vivait cet instant au ralenti. Après s'être assise et avoir juré de dire la vérité, Cétoux répondit à quelques questions. On lui posa la dernière :

– L'homme que vous avez vu, ce jour-là, est-il dans cette salle ?

Violette était assise juste derrière son mari, sur un tas de coussins tant l'enfant qu'elle portait se rapprochait du terme de son développement. Elle ferma les yeux, ce qui fit couler la larme qui se tenait sur sa paupière. Elle prit sa tête entre ses mains, priant pour que la vieille femme donne la bonne réponse. La mère Cétoux observa René dans un silence théâtral. Elle profitait pleinement du seul instant de son existence où les regards se tournaient vers elle. Au bout d'un temps exagérément long, elle répondit enfin.

– Oui, c'est cet homme !

Le juge Morois eut du mal à faire taire la clameur qui s'élevait de la salle. Au sein de l'audience, quelqu'un demanda assistance : une femme enceinte venait de s'évanouir. René ne protesta pas. Il ne comprenait manifestement pas ce qui lui arrivait. Était-il possible qu'il se soit résigné à un sort aussi injuste ?

Le soir même, vers vingt-trois heures, le téléphone carillonna chez les Smith. C'était la première fois qu'il sonnait, et Violette sursauta. Elle décrocha.

– Allô ?

La voix de son interlocuteur était pâteuse et hésitante. L'homme toussota puis entama enfin un discours cohérent. C'était Pignon. Cet oiseau de mauvais augure apportait une nouvelle grave. Violette ne saisit pas immédiatement la portée de ce que lui disait l'avocat. La communication était mauvaise, les grésillements couvraient presque les paroles. Pignon répéta plusieurs fois ce qu'il essayait de dire à la femme de l'accusé.

– J'ai discuté avec le procureur. Il n'y a qu'une solution pour sauver votre époux de la guillotine. J'insiste bien sur le caractère unique de cette solution. L'accusation est d'accord pour demander la prison à perpétuité si Monsieur Smith nous dit où il a caché les corps des quatre enfants qui n'ont pas été retrouvés. Ces quatre gamins ont disparu dans la même région, à la même époque et dans les mêmes circonstances. Votre époux doit absolu...

Violette n'écoutait plus. L'association du nom de son mari et du mot guillotine avait court-circuité son attention. Bien qu'elle ne se concentrât plus dessus, le discours de l'avocat pénétra son esprit. Il ne faisait plus de doute, dans le cœur de tous ces représentants

de la justice, que René était le coupable de ces crimes monstrueux. Il ne s'agissait désormais plus d'innocenter son mari. Même son avocat avait renoncé. L'ordre du jour était de lui éviter la peine de mort. Inutile de dissenter sur le fait qu'il serait stupide, de la part d'un assassin, d'acheter une maison située à deux kilomètres du lieu où on l'avait surpris dans son ouvrage macabre. On n'en était plus là.

L'idée que René lui cachait quelque chose revint dans la tête de Violette. Pour la première fois, elle l'accepta et la développa jusqu'à imaginer qu'il fût vraiment celui que Maud Cétoux avait vu sortir du moulin. Violette lutta contre les tremblements qui s'emparaient de son corps. Elle tenta de se concentrer sur les battements de son cœur, afin d'en réduire la fréquence, mais plus elle les écoutait, plus ils lui paraissaient rapides et désordonnés. Elle se souvint tout à coup qu'elle tenait le combiné du téléphone dans sa main droite. Pignon attendait sûrement une réponse ou, au moins, une réaction. Elle colla l'appareil à son oreille. Il lui demanda poliment quand ils pouvaient se rencontrer.

– Cette nuit ? demanda-t-elle.

Preuve de son engagement dans la lutte, Pignon accepta de faire la route immédiatement. Il arriva vers deux heures du matin. Violette s'était endormie dans un fauteuil. En entendant la sonnette, elle décrocha le téléphone. Se rendant compte que personne ne lui parlait, elle se dirigea vers la porte.

Après un café et quelques petits beurres, Pignon répéta l'allocution qu'il avait travaillée pendant le trajet pour ne pas s'endormir. Elle était claire et implacable. Elle reprenait dans le détail ce que Violette avait perçu au téléphone : René n'avait

dorénavant plus aucune chance de s'en sortir complètement. La meilleure stratégie était désormais la seule pouvant lui sauver la vie : reconnaître les faits, plaider coupable et permettre aux quatre familles un deuil décent de leurs enfants, en indiquant à la police le lieu où ils étaient enterrés. Pignon insista sur le fait que le bébé ne verrait certainement pas son père avant l'âge de vingt-cinq ans. Peut-être que, s'il y mettait de la bonne volonté, René pourrait sortir de prison aux alentours de 2004, mais pas avant de toute façon. L'avocat pensait que seule Violette pouvait convaincre René de passer aux aveux. Même lui avait perdu tout doute quant à la culpabilité de son client. Il n'y avait qu'une alternative : les aveux ou la mort. Violette s'enfonçait dans son cauchemar. Elle pria pour se réveiller à côté de son mari et pour qu'ils reprennent ensemble leur petite vie sans prétention. Pignon partit. Entre deux sanglots, Violette essaya d'imaginer le VRP commettre ces abominations. Contrairement à ce qu'elle croyait, les images sortirent petit à petit des ténèbres et se formèrent.

Tôt dans la matinée, Violette monta à Paris pour parler à René. Une appréhension indescriptible s'était emparée d'elle. Elle allait parler à un assassin. Entre deux moments de lucidité, elle renonçait à la lutte et se rangeait du côté du bon sens. Son mari était un meurtrier. Comment et, surtout, pourquoi avait-il fait une chose pareille ? Violette se demandait si elle l'aimait encore. À d'autres moments, elle s'interrogeait sur sa capacité à vivre sans lui. Elle arriva dans la salle des visites. Les deux seules fenêtres étaient grillagées. La pièce était sombre. Ses pas résonnèrent sur le carrelage blanc et noir. Il l'attendait, assis à une table en bois foncé, aux pieds

tubulaires en métal rouge. On aurait dit un pupitre d'écolier, mais René n'avait rien d'un élève. Il était pâle, décomposé. Elle ne l'avait jamais vu comme ça. Il n'avait certainement pas dormi depuis plusieurs semaines. Quelles horreurs peuplaient ses nuits ? Pensait-il au sort réservé dans les prisons aux violeurs d'enfants ? Revivait-il les assassinats ? Était-il innocent ? Avait-il un quelconque remord ? Violette tenta de chasser ces idées, mais n'y parvint pas cette fois. Après quelques paroles inutiles, la femme entra dans le vif du sujet. Elle ne savait pas quoi lui dire, alors elle décida de se lancer immédiatement dans la raison de sa venue :

– Si tu ne dis pas où sont les enfants, tu vas mourir René ! lui dit-elle, avec ce qu'elle pouvait encore rassembler de tendresse et d'amour.

Elle ne voulait pas qu'il meure. Elle voulait qu'il lui avoue la vérité. Elle ne pourrait, sans doute, pas lui pardonner, mais de toute façon, rien ne serait plus jamais comme avant. Elle prit sa main, mais il la retira. Il la regarda pour la première fois. Il avait gardé la tête baissée, non pas par honte, mais par pudeur. Il posa son regard triste sur elle. Était-il innocent ? Le mal était fait. René sentit ses tripes se tourner dans son ventre. Sa propre femme, Violette, qu'il chérissait plus que tout, le croyait coupable. Dans quelques années, quand Jean allait réclamer son papa, elle lui dirait que son père était emprisonné parce qu'il avait tué des enfants. Violette lut un tel effroi dans les yeux de son René qu'elle fondit en larmes.

René se leva sans lui dire au revoir et sortit de la pièce pour rejoindre sa cellule. Violette ne devait jamais oublier cette expression. René était un homme

introverti, un timide qui n'exprimait jamais ses joies ni ses peines. Il cachait toujours ses douleurs et ses déceptions. Violette avait appris à le connaître et à lire en lui. À cet instant, il n'avait pas été capable de contenir son émotion. Il devait être submergé par le chagrin de se sentir abandonné. Elle était son seul allié, et elle venait de le trahir. Elle ne le savait pas, mais, la nuit, c'était à elle qu'il pensait et, s'il ne dormait pas, il parvenait parfois à esquisser un sourire au fond de sa cellule, quand il l'imaginait. Il gardait en mémoire des choses simples, une glace qu'ils avaient partagée sur une plage, le sourire embarrassé qu'elle avait eu quand il lui avait dit qu'il la trouvait charmante pour la première fois, cette nuit où elle lui avait demandé un enfant. Elle était si belle.

Ce fut la dernière fois qu'elle vit son époux. René regrettait de la faire souffrir autant. Pour la première fois de sa vie, il exprima son désaccord. Lui qui s'était toujours tu, manifesta enfin son mécontentement. Il n'avait rien dit à son arrestation, rien dit à son procès, rien dit à son avocat. Il n'avait pas dit non plus où les enfants étaient enterrés. Plus que la honte d'être traité d'assassin d'enfant, plus que l'humiliation lorsque la foule l'avait encerclé, à la sortie du tribunal, pour lui jeter des pierres, plus que la torture de se voir harcelé pour avouer ses crimes, c'était la pensée de Violette qui l'avait décidé. Elle le croyait coupable. Elle l'avait imaginé violer ces gosses. René ne pouvait en supporter autant. Cette nuit-là, il découpa ses draps et s'en enfonça une bande dans la bouche pour ne pas crier. Il se taillada les avant-bras avec un morceau de verre. L'enquête n'expliqua pas où il avait pu le récupérer. Le sang sortait à grandes giclées. René pleura. Il n'en voulait

pas à sa femme, mais se sentait trop seul pour endurer cette épreuve. Il déchira ses chairs jusqu'à perdre connaissance.

Ses yeux se sont clos avant qu'il sache que son enfant serait un fils. Sa mère ne le prénommerait pas Jean, comme il l'avait souhaité. Il s'appellerait René parce que Violette avait finalement lu dans les yeux de son époux que, comme tout le monde, elle s'était trompée. Le 30 septembre, le Sénat adopta la loi abolissant la peine de mort. Elle fut promulguée le 10 octobre, mais cela ne changea rien.

Je fus bouleversé en découvrant le portrait de René Smith. Ma ressemblance avec lui est tout à fait troublante, et je comprends que Maud Cétoux ait pu nous confondre. Il paraît qu'on a tous un sosie quelque part sur terre, je dois avouer que l'apparition du mien est un véritable don du ciel. J'en frissonne encore ! Je sais ce que vous pensez : vous vous dites « Quelle injustice ! ». Et je suis d'accord, René est mort, et moi, je suis tranquillement assis sur un banc, libre, à regarder les enfants qui jouent dans le parc.

DE LA PART D'ANNA

Le regard posé sur la grande baie vitrée, Robert Nakaroff paraissait ne plus voir à travers. Dehors, le monde extérieur, drapé dans un manteau de givre gris et sans éclat, sombrait lentement dans la nuit anormalement froide de novembre. Ce spectacle glacial semblait augmenter le confort du salon. La tête penchée en arrière, il ferma les yeux quelques instants. La peur d'une mort violente et prématurée lui faisait savourer chaque instant de la vie. Ce genre de considérations mystiques finit par l'endormir complètement. Il sombra dans un sommeil profond, à son aise dans un fauteuil barcelona hors de prix. Il avait payé ce siège bien plus que sa valeur réelle, mais ne regrettait pas son achat. Le designer qui le lui avait vendu était convaincant, quoiqu'un peu excentrique. Il jouissait d'une grande réputation, et l'objet s'intégrait harmonieusement dans le salon. Robert Nakaroff avait un faible pour les intérieurs modernes. L'assise en cuir noir mat et le dossier blanc épousaient une structure tubulaire en inox. Robert avait commandé un deuxième fauteuil dont les teintes étaient inversées, mais il s'asseyait toujours sur le

même. Un canapé complétait ce salon. Trois places, alternance de noir et de blanc, suivant la même logique que les sièges. Des pièces uniques, du moins l'artiste lui en avait fait la promesse. Il avait baptisé cet ensemble *le damier*. Robert avait trouvé étonnant de donner un nom à un canapé, mais s'en était amusé.

– Est-ce que tout va bien ?

Sorti brutalement de sa torpeur, Robert tenta d'analyser ces paroles, car son cerveau avait aussitôt détecté une anomalie. L'étrangeté ne se situait pas dans le sens des mots, mais dans la proximité du son. Lorsque Robert ouvrit les yeux, Stanislas Destalle se tenait devant lui, à environ un mètre. Robert sursauta et eut l'impression de perdre instantanément le bénéfice du moment de détente qu'il s'était accordé.

– Bon Dieu, Stanislas, vous ne pouvez pas faire ça à chaque fois !

– Faire quoi, Monsieur ?

– Et bien... ça : surgir de nulle part comme ça. Annoncez-vous mon garçon ! Vous n'avez qu'à tousser ou faire claquer la poignée de la porte, comme tout le monde.

– J'y veillerai, Monsieur.

Stanislas était capable de se déplacer sans faire le moindre bruit. Les gens ne l'entendaient pas arriver. Un véritable ninja ! La plupart du temps, on lui pardonnait, on parlait de déformation professionnelle, mais ce comportement irritait certains clients. Robert était de ceux là.

La nuit était tombée, et la lumière blafarde d'un feu de cheminée déclinant donnait à la pièce une ambiance lugubre. Il était plus de 22 heures. Abruti par sa sieste, Robert tenta de dissimuler son trouble.

– Je suis un peu nerveux, comme vous pouvez vous en douter ! dit-il d'un ton détaché. Votre rôle est de me protéger, pas de me provoquer un infarctus.

– Vous n'avez aucune raison d'être nerveux, Monsieur. D'une part, personne ne sait que vous êtes ici, et, d'autre part, la maison est parfaitement sécurisée. Il n'y a que vous, Monsieur de Bolet et moi !

Robert devina que Vincent de Bolet devait être à l'étage. Stanislas lui en apporta confirmation.

– Si vous n'avez plus besoin de moi, je vais regagner ma chambre.

Stanislas tourna les talons. Il se trouva face à la cheminée : deux plaques de verre fumé incrustées dans un support en inox brossé, le tout posé sur un bloc de béton brut décollé de cinquante centimètres du mur. Le brûleur au bioéthanol était pratiquement vide. À plein régime, le feu parvenait péniblement à chauffer quelque peu cette pièce dont la hauteur sous plafond avoisinait les trois mètres cinquante. Sous-alimentée, la cheminée donnait l'impression qu'elle prenait le temps de bien mâcher la pitance qu'on lui donnait, consciente que cela ne suffirait pas à rassasier son appétit. Il s'en dégageait une lumière pisseuse que Stanislas s'amusa à comparer à celle de ces ampoules à économie d'énergie qu'il convient désormais d'acheter pour prouver son attachement à la sauvegarde de la planète. Stanislas sortit de la pièce. Sans un bruit...

– À défaut d'être aimable, au moins est-il compétent ! souffla Robert.

Il avait recruté Stanislas huit mois plus tôt :

Ce matin-là, tandis qu'il sortait de sa résidence située dans les hauteurs de Saint-Cloud, il avait

trouvé une enveloppe sur le pas de sa porte. Il fut contrarié de constater que quelqu'un avait pu arriver jusque chez lui sans qu'il en soit informé. Robert avait acheté cette propriété parce qu'elle se trouvait dans une rue à l'accès protégé. Une grille massive avait pour fonction de dissuader les curieux et les démarcheurs en tout genre. Pour accéder au domaine, il fallait avoir le badge, appeler le gardien ou utiliser l'interphone pour qu'un résident vous ouvre. Chaque propriétaire possédait deux badges et remettait au gardien une liste de personnes dont il autorisait l'entrée. Le surveillant avait pour consigne stricte de demander une pièce d'identité à toute personne se présentant à lui. Il ne devait JAMAIS laisser quelqu'un pénétrer l'allée si cette personne n'était pas sur la liste ou si un résident ne lui avait donné son accord. Ses étrennes en dépendaient et même son emploi. Ainsi séparé du commun des mortels, Robert se sentait au calme. Il avait payé cette maison plus de deux millions d'euros, mais sa tranquillité était à ce prix.

Sur l'enveloppe était écrit au pochoir : *M. Nakaroff*. Elle contenait un morceau de papier cartonné beige, plié en deux. Robert l'ouvrit et découvrit cette simple inscription : *De la part d'Anna*. Son cœur s'arrêta. Il sentit ses mains devenir moites. L'épisode avec Anna s'était déroulé environ dix mois plus tôt. Il n'avait eu aucune nouvelle depuis et pensait que la page était définitivement tournée. Il avait une pensée pour elle chaque jour et conservait sa photo dans son portefeuille, malgré le risque que son épouse, Rosanne, ne la découvre un jour. Comment était-il possible qu'elle... L'explosion le sortit de ses réflexions. Le temps qu'il tourne la tête d'un quart de tour, son Audi

R8 se situait deux mètres et demi au-dessus du sol. Un travail admirablement propre : la voiture fut projetée de façon parfaitement verticale. Rien d'autre ne fut endommagé, ni la porte du garage où Robert aurait dû ranger sa voiture de collection, ni les charmes qui bordaient l'allée pavée dans laquelle Nakaroff se garait.

– L'assureur ne me croira jamais !

L'assureur le rembourserait, bien évidemment, et sans se faire prier encore. Mais l'Audi R8 version 2006 était une voiture de collection produite à 164 exemplaires. Il n'en restait désormais que 163. Il ne pourrait jamais la remplacer. Nakaroff contint sa rage. Il tenait encore la clé de sa berline dans la main. À deux minutes près, il aurait été à l'intérieur, faisant partie intégrante de cet inconvenant brasier. Était-ce sa clé qui avait servi de détonateur ? Robert se força à garder la tête froide. Un autre que lui aurait paniqué, mais il était au-dessus des autres. Il n'avait pas utilisé sa clé. Il l'avait sortie de la poche de sa veste, mais n'avait pas appuyé sur la commande d'ouverture centralisée. Il en était à peu près certain. Il n'y avait donc qu'une explication : Anna l'observait. Elle avait elle-même déclenché l'explosion. Il s'agissait d'une mise en garde (dont l'effet était indéniablement réussi). Elle était dans la rue, quelque part, cachée derrière un buisson. Tout cela n'avait aucun sens.

Robert observa autour de lui. Comme sorti tout à coup de sa stupeur, il se rua à l'intérieur de sa maison afin d'appeler Mauricio, le gardien. Mais celui-ci avait entendu la déflagration. Il avait immédiatement abandonné la taille des arbustes de Madame de la Motte pour venir constater les dégâts. Robert se précipita sur lui, lui intimant l'ordre de fermer la

grille et de surveiller que personne n'entre ou ne sorte jusqu'à l'arrivée de la police.

Vingt-cinq minutes plus tard, l'inspecteur Thomasson entra en scène. Robert le vit arriver dans une voiture de fonction banalisée grise, certainement une Renault ou une Peugeot. À la place du mort se tenait Mauricio, aussi concentré qu'un moine tibétain. Mauricio s'était installé dans le but de guider le policier jusqu'au sinistre, comme si l'épaisse colonne de fumée qui se dégageait encore de la carcasse de la voiture ne suffisait pas à indiquer la position de l'incendie.

– Si j'avais le temps, je lui ferais passer un test de QI, se dit Robert tandis que Thomasson se dirigeait vers lui.

Dans un premier temps, la victime évita de mentionner à l'inspecteur l'existence de cette lettre retrouvée sur son paillason. Après avoir constaté l'étendu des dégradations, écouté le témoignage de Monsieur Nakaroff et inspecté les environs, le policier parvint à la conclusion que son interlocuteur ne courait plus aucun danger immédiat. Il l'invita à se rendre au commissariat de Saint-Cloud pour y déposer une plainte contre X. Robert exposa son emploi du temps herculéen, et Thomasson se montra compréhensif. Quelques jours plus tard, il passa au bureau de Robert pour relever sa plainte. Nakaroff le remercia de sa sollicitude puis expliqua à nouveau l'incident dans les moindres détails. Thomasson s'étonna du caractère anonyme de cet attentat. Il lui paraissait fâcheux qu'aucune revendication ni aucune piste ne puissent servir de point de départ à l'enquête. Robert finit par se jeter à l'eau.

– J’ai reçu ça, dit-il en tendant à Thomasson l’enveloppe cartonnée.

– Qui est Anna ?

– Je n’en ai foutrement aucune idée, ça va être votre boulot de le découvrir.

Nakaroff mentait. Avant même la transformation de sa voiture de sport en véhicule volant à usage unique, il savait pertinemment qui était Anna et pourquoi il devait s’attendre à un niveau élevé de malveillance. Mais il préférerait mourir que le dire à Thomasson. Après lui avoir expliqué que la police ne pouvait assurer qu’une sécurité minimale, Thomasson donna à Nakaroff la carte d’une agence de protection qu’il présenta comme sérieuse. *Extrem protect cie. Extrem protect* inspira à Robert le slogan d’un déodorant plutôt que celui d’un garde du corps, mais il fut rassuré d’avoir les coordonnées d’une maison dont on vantait le sérieux. Il est en effet délicat de choisir un garde du corps, car, si l’on embauche un employé qui ne donne pas satisfaction, on n’a généralement pas l’occasion de le renvoyer pour en changer. Il faut trouver le bon du premier coup. Robert remercia le policier pour cette précieuse recommandation. Il téléphona à l’agence, et un opérateur lui posa un certain nombre de questions plus indiscretes les unes que les autres. Sa situation familiale et extraconjugale, ses déplacements personnels et professionnels, ses projets à court terme, la nature des menaces qu’il avait reçues ainsi que les explications qu’il pouvait fournir à ces menaces...

Deux heures plus tard, Stanislas Destalle se présentait à sa porte. Il sonna. Il avait passé la grille sans que personne ne le voie, en plein jour. Il avait remonté l’allée et se tenait sur le paillason où « Anna » avait posé son enveloppe. Ce jour-là,

Nakaroff obtint du syndicat de copropriété le licenciement de Mauricio. Robert ouvrit la porte et considéra l'homme en face de lui. Un détail indéfinissable le perturba immédiatement. Son trouble venait à n'en pas douter de l'apparence même de son nouvel employé. En effet, celui-ci s'inscrivait dans tous les clichés du garde du corps. Stanislas cachait ses yeux derrière de fines lunettes noires. Il avait les cheveux teints en blond platine et coiffés en brosse. Robert se demanda si ce jeune homme ne s'était pas simplement fait tomber un seau d'eau de javel sur la tête. Son costume noir, de bonne coupe, laissait entrevoir des épaules larges et une taille fine. M. Destalle était indiscutablement un athlète. Nakaroff s'imagina un instant qu'ils allaient communiquer en se parlant dans des oreillettes.

– Quelle garantie m'apportez-vous que vous serez à la hauteur ? lança-t-il, ignorant délibérément la main que lui tendait son interlocuteur.

– Disons que si j'échoue, vous ne me devrez rien...

Robert apprécia cette impertinence et serra enfin la main que Stanislas continuait de lui tendre. Huit mois plus tard, Nakaroff était toujours en vie.

Stanislas venait de franchir le pas de la porte du salon lorsque Nakaroff l'interpella. Dans un élan qui ne lui ressemblait pas, Nakaroff répéta plusieurs fois cette phrase dans sa tête :

– C'est grâce à toi que je suis en vie.

Il ne la prononça pas pour autant.

– Stanislas, mon garçon (cette appellation exaspéra Stanislas bien qu'elle fût affectueuse et justifiée par les vingt-trois ans de différence d'âge entre les deux

hommes), vous avez raison. La maison est parfaitement sécurisée, et personne ne sait que je suis ici. Ce soir, je vous donne quartier libre. Faites ce qui vous plaira, mais, avant, venez boire un verre avec moi.

La maison était effectivement bien sécurisée. Un mur parfaitement lisse, haut de quatre mètres, entourait la propriété. Une alarme anti-intrusion couvrait une bande de deux mètres au pied de la muraille. Cette alarme sonore était doublée d'un ingénieux système d'éclairage. Le portail avait été remplacé par une grille de sécurité récupérée dans une base militaire et placée sous vidéo surveillance. Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée avaient été grillagées, et celles des deux étages supérieurs munies de capteurs infrarouges. Enfin, la grande baie vitrée mesurait deux centimètres d'épaisseur. Personne ne pourrait rentrer sans l'accord de Robert Nakaroff. Il s'agissait d'une résidence secondaire perdue au sud de la Normandie, près d'Alençon. Peu de gens connaissaient l'existence de cette maison. De plus, cette retraite était parfaitement improvisée. Le temps qu'Anna comprenne où il se terrait et fasse la route jusqu'ici, Robert estima qu'il avait largement la soirée devant lui. Il continuait d'appeler son ennemie « Anna », alors que, il le savait bien, Anna était morte. C'est lui qui l'avait tuée.

Robert avait toujours mis un point d'honneur à conserver avec son garde du corps une relation strictement professionnelle. Il se montrait distant envers lui. Il ne lui parlait que très peu. Ce soir-là, il sortit de son bar deux bouteilles. Deux whiskys. Un Bunnahabhain Aul Acquaintance 1968 et un Port Ellen 4th Release 1975. Deux alcools d'exception ! Il ne

parvenait pas à faire son choix. Le Bunnahabhain se prêtait peut-être mieux à cette ambiance hivernale, mais le Port Ellen... Il demanda son avis à Stanislas, bien qu'étant convaincu que ce pleutre n'avait jamais bu autre chose que du J&B. Stanislas prit le temps de mesurer sa réponse. Il n'y connaissait effectivement rien, mais ne voulait pas passer pour un inculte. Robert ne se montrait agréable qu'en de très rares occasions :

Au mois d'août, alors que la routine s'était déjà installée entre eux, Stanislas Destalle amena Robert Nakaroff à Orly, pour un voyage de deux jours à Montréal. L'homme d'affaire avait décrété qu'il ne risquerait rien une fois dans l'avion et que son garde du corps ne l'escorterait pas. Stanislas et lui se trouvaient sur l'autoroute A6, dans un 4x4 Porsche Cayenne. Modèle toutes options : vitres teintées et blindées, climatisation, sièges en cuir, lecteur MP3 et patron de mauvaise humeur sur siège arrière (suite à une dispute conjugale). Stanislas avait adopté cette voiture malgré un mode de vie résolument urbain, et il pensait le plus grand mal de ceux qui le traitaient de pollueur. « L'utilisation des voitures ne représente que 12 % des gaz à effet de serre produits en France ». Il ne se souvenait plus à quelle occasion il avait découvert cette statistique, mais il la tenait pour exacte. De plus, « la production d'un kilo de viande de veau pollue autant qu'un trajet de 200 kilomètres en voiture », sans parler des « 18 % de dioxyde de carbone que les arbres du monde entier pourraient transformer en oxygène si l'on stoppait la déforestation pendant seulement une année. »

– Alors que ces enfoirés d'industriels arrêtent de nous faire culpabiliser. Je roule en 4X4, et que tous